

# Du goût

traduit de l'anglais et présenté par Bernard Hoëpffner

Richard Boyle, comte de Burlington, un des plus importants architectes anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, chef de l'école néo-palladienne, était un grand ami d'Alexander Pope ; celui-ci, dans son « Épître à Burlington » (1731), fait l'éloge de Chiswick House et particulièrement des jardins, ouverts à la nature par Richard Boyle et William Kent, qu'il oppose au luxe extrême de la Villa de Timon – en fait Cannons, la demeure que se fit construire le duc de Chandos et qui, comme Pope semble l'avoir prédit, fut démolie peu de temps après.

Ce poème, ainsi que le jardin dessiné par Pope à Twickenham, eurent une immense influence sur la composition des jardins anglais. Pope pensait l'intégrer à l'*Essai sur l'Homme*, avant d'en faire l'Épître IV des *Épîtres à plusieurs personnes*, il lui a donné plusieurs sous-titres différents : « Du goût », « Du mauvais goût », et enfin « Du bon usage des richesses ».

Ronald Johnson est mort en 1998. « Très Riches, Très Chatoyantes, Très Étranges » est tiré du livre *The Book of the Green Man* (1967), compte-rendu d'une année passée en Angleterre à parcourir la campagne à pied, quelques livres à la main ; Ronald Johnson a tenu à préciser qu'il ne s'agit pas d'un poème, mais d'une grotte ; le titre est de Gustave Moreau. Les vers 17 à 36 décrivent la grotte de Pope et sont empruntés à : *A Plan of Mr. Pope's Garden*, du jardinier de Pope, J. Serle.

Alexander Pope

## À Richard Boyle, comte de Burlington

### DU BON USAGE DES RICHESSES

Étrange qu'un avaro se fasse tant de souci  
Pour gagner des richesses dont il ne jouira point ;  
Bien plus étrange de voir le prodigue dépenser  
Sa fortune en achats dont il ne goûtera point.  
Ce n'est pas pour lui-même qu'il voit, entend ou mange ;  
Des artistes lui choisissent tableaux, musique et plats :  
Pour Topham il achète des dessins et des plans,  
Pour Pembroke des statues, des idoles, des monnaies ;  
De rares manuscrits pour l'usage de Hearne,  
Et des livres pour Mead, des papillons pour Sloane.  
Pouvons-nous croire qu'ils sont tous pour lui ! pas plus  
Que sa belle épouse, hélas ! ou sa catin plus belle.  
Pourquoi Virron a-t-il peint, construit et planté ?

Simplement pour montrer comme il manquait de goût.  
À quoi sert l'argent mal acquis de Sir Visto ?  
Un démon lui chuchote, « Visto ! aie du goût. »  
Les cieux donnent du goût aux riches imbéciles,  
Nul besoin de verges, Ripley, sa règle suffisent.  
Vois le Destin joueur punir le gauche orgueil,  
Sommer Bubo de bâtir, lui envoie ce guide ;  
Sermon identique à chaque bilan annuel :  
Jamais un fat n'atteignit la magnificence !

Vous nous montrez Rome glorieuse, et non prodigue,  
Les bâtiments pompeux jadis étaient utiles.  
Et pourtant (my Lord), vos règles nobles et justes  
Remplissent le pays de plagiaires imbéciles ;  
Qui au hasard se servent parmi vos dessins,  
Et d'une beauté unique font des bévues multiples ;  
Surchargent quelque église d'un vieux théâtre antique,  
Font d'un arc de triomphe un portail de jardin ;  
Ils invertissent vos ornements et en décorent  
Un pauvre nid à rats construit de bouts de murs ;  
Ou y accolent quatre tranches de pilastres,  
Des pierres à la toscane, voilà pour la façade ;  
De trop longues arcades où rugiront les vents,  
Fiers d'attraper froid pour une porte vénitienne ;  
Tenants résolus du vrai style palladien,  
Meurent de faim, meurent selon les règles de l'art.

Souvent vous avez recommandé à vos pairs,  
Une certaine vérité, beaucoup la payent trop cher :  
Il est une chose qui compte bien plus que la dépense,  
Une chose qui vient bien avant le goût – c'est le sens :  
Le bon sens, que seul le ciel peut nous apporter,  
Sans être de leur nombre, vaut bien les sept sciences :  
Cette lumière qu'en vous-même vous devez percevoir ;  
Inigo Jones et Le Nôtre ne peuvent vous la donner.

Construire, planter, tout ce que vous comptez faire,  
Ériger la colonne ou bien incurver l'arche,  
Arrondir la terrasse ou bien creuser la grotte ;  
En tout cela, jamais n'oubliez la Nature.  
Mais traitez la déesse comme une beauté modeste,  
Jamais trop l'habiller, non plus la laisser nue ;  
Il ne faut pas que la beauté soit vue partout,  
Quand le talent, surtout, est de savoir cacher.  
Gagne sur tous les points celui qui sait confondre,  
Surprendre, varier, effacer les limites.

En tout consultez d'abord le génie du lieu ;  
Qui contraint les eaux à s'élever, à couler ;  
Qui aide la fière colline à atteindre les cieux,  
Ou creuse la vallée de gradins théâtraux ;  
Appelle la campagne, entrouvre des clairières,  
Joint les bois obligeants, fait jouer les nuances ;  
Ici brise, là prolonge les lignes fuyantes ;  
Qui peint quand vous plantez, dessine quand vous œuvrez.

Suivez toujours le sens, l'âme de tous les arts,  
Chaque partie se répond et se fond dans le tout,  
Des beautés spontanées surgissent de partout,  
Partez du difficile, recourez au hasard ;  
Nature vous aidera ; le temps fera grandir  
Une œuvre d'émerveillement – peut-être un Stowe.

Sans lui, fière Versailles ! ta gloire n'est plus rien ;  
Les terrasses de Néron abandonnent leurs murs :  
Ces vastes parterres que mille mains vont construire,  
Voilà qu'arrive Cobham, qui les noie sous un lac :  
Taillez dans vos montagnes, ouvrez jusqu'à la plaine,  
Vous pleurerez collines et domaine abrité.  
Du moindre ornement respectez bien la place,  
N'installez pas D<sup>r</sup> Clarke dans un Hermitage.

Voyez Villario après dix ans de labeur ;  
Son quinconce grandit, ses espaliers se touchent ;  
Un bois souligne la plaine, toutes les parties s'unissent,  
L'ombre puissante s'oppose à une forte lumière ;  
Une lueur vibrante fleurit sur les parterres,  
Les nuance dans la lumière changeante du jour,  
Que réfléchit l'argent sinueux des ruisseaux –  
Appréciez-les donc ! Villario ne peut faire plus ;  
Las du spectacle des parterres et des fontaines,  
Il comprend désormais qu'il préfère une prairie.

Heureux, Sabinus errait dans ses jeunes forêts,  
Ou, assis, appréciait l'ombre dense du soir,  
Accueillait avec joie les pousses rougissantes  
Ou regardait les branches s'étirant pour se joindre !  
Le bon goût de son fils, ennemi des dryades  
Des bois de son père, préfère une vue lointaine ;  
Un pré illimité, un tapis décoré  
De la grande et lugubre famille des ifs ;  
Ces plantes vigoureuses, devenues vils balais,  
Nettoient les allées qu'elles auraient dû ombrager.

Allons donc visiter la Villa de Timon,

Où tous s'écrient, « Tant d'argent dépensé en vain ! »  
 Si fière et si superbe ; dans cet air prodigieux,  
 Jamais ne viennent le doux et l'agréable.  
 Timon, avec grandeur, vit dans ces courants d'air  
 Qui font penser aux tempêtes de Brobdingnag.  
 Pour atteindre ce but, sa maison est une ville,  
 L'étang un océan, le parterre une prairie ;  
 Qui ne se moquerait en voyant un tel maître,  
 Minuscule insecte, frissonner dans la brise !  
 Quels immenses tas de petitesse tout autour !  
 Le tout n'est qu'une carrière compliquée en surface.  
 Deux cupidons seringuent ici : derrière, un lac  
 Apporte son tranchant à ces vents froids du nord ;  
 Plus loin c'est son jardin qu'il vous faut admirer,  
 Voilà, de tous côtés, on ne voit que des murs !  
 Point de complexité agréable au regard,  
 Aucune note sauvage ne complique la scène ;  
 Un bois salue un bois, chaque allée est jumelle,  
 La terrasse d'un côté est le miroir de l'autre.  
 L'œil doit souffrir et voit la Nature inversée,  
 Les arbres sont statues, les statues une forêt ;  
 Ici une fontaine qui jamais ne jouera ;  
 Là un pavillon qui ne connaît pas l'ombre ;  
 Ici Amphitrite s'ébat dans des buissons de myrte,  
 Là des gladiateurs luttent, ou meurent dans les fleurs ;  
 L'hippocampe desséché ne peut que s'attrister,  
 Des hirondelles font leur nid dans l'urne du Nil.

C'est avec majesté que s'avance mon Lord,  
 Affichant grand plaisir car il aime être vu :  
 Mais, doucement – sans vous presser – pas encore –  
 En sueur, empruntez cette terrasse ardente ;  
 Avec peine, escaladez dix raides talus,  
 Enfin vous le verrez devant son cabinet.

Son cabinet ! Quels auteurs y sont entassés ?  
 Mon Lord se pique de livres, mais pas de leurs auteurs ;  
 Il vous fait contempler tous ces dos fort anciens :  
 Imprimés par Aldo, reliés par Desueil.  
 Certains sont en vélin, le reste de la même eau,  
 Pour l'usage qu'il en fait, ils pourraient être en bois.  
 Ne cherchez pas ici un Milton ou un Locke,  
 De tous ces rayonnages les Modernes sont bannis.

Vous entendez alors la cloche de la chapelle,  
 Vous convoquer à tout l'orgueil de la prière :

Une musique ornée, saccadée, inégale,  
Fait sautiller votre âme jusqu'au plus haut des Cieux.  
Béat, vous admirez les plafonds décorés,  
Là se vautrent les saints de Verrio ou Laguerre,  
Là des nuages dorés s'étendent à l'infini  
Et mettent le Paradis à portée de vos yeux.  
Quel repos : un aimable doyen, un coussin,  
L'Enfer n'existe pas pour des oreilles polies.

Mais oyez ! les carillons signalent le dîner ;  
Les dalles de marbre résonnent de centaines de pas :  
Des serpents colorés ornent le riche buffet,  
De gros tritons crachent pour laver les visages,  
S'agit-il d'un dîner ? d'une réjouissance ?  
Non, c'est un temple, c'est une hécatombe.  
Sacrifice solennel accompli avec pompe,  
Boisson mesurée et portions minuscules.  
Les plats s'envolent si vite qu'on jurerait  
Que l'horrible docteur de Sancho est présent.  
Entre chaque acte les plateaux tremblent et tintent,  
De la soupe au vin doux – et Dieu bénisse le Roi.  
Parfaitement affamé, déçu par toute cette pompe,  
Généreusement nourri de tout ce que je hais,  
Régalé, caressé et las, je prends congé,  
Écœuré de son orgueil du matin au soir ;  
Je maudis tant de dépense, si peu de talent,  
Et jure n'avoir jamais passé si mauvaise journée.

Mais le pauvre est vêtu, l'affamé est nourri ;  
L'ouvrier lui souhaite une longue vie, à lui  
Et à ses enfants : ce que son cœur dur refuse,  
Sa charitable vanité le leur apporte.

Une autre époque verra les lourds épis dorés  
Ombler le talus, se courber sur le parterre,  
Une riche récolte enfouir tous ses plans orgueilleux,  
Et Cérès souriante reprendre toutes ces terres.

Qui rendra grâce au sol, qui le rendra prospère ?  
Qui plante comme Bathurst, ou bâtit comme Boyle.  
C'est à l'usage que se justifie la dépense,  
Et la splendeur emprunte ses rayons au bon sens.

L'homme qui, en paix, apprécie les arpents de son père,  
Qui, en augmentant son bien, comble son voisin :  
Ses tenanciers, heureux d'un labeur annuel,  
Doivent à leur seigneur davantage qu'à leur terre ;  
Ses vastes pelouses n'ont pas honte de nourrir

Des vaches laitières, des chevaux de labour ;  
Ni orgueil ni esbroufe n'alimentent ses forêts,  
Mais constructions futures et marine future :  
Que ses plantations aillent de vallée à vallée,  
Ombres sur la campagne, puis matériau des villes.

Vous aussi ! prenez soin des arts qui disparaissent,  
Érigez des merveilles, réparez les anciennes ;  
Redonnez la vie à Jones et à Palladio,  
Devenez ce que Vitruve était autrefois :  
Les rois se soucieront de ce que vous pensez,  
Fiers d'accomplir ce que ces mains ont dessiné,  
Pour creuser des ports, construire des voies publiques,  
Pour élever des temples bien plus dignes du dieu ;  
Pour contenir les flots par une arche plus grande,  
Briser la mer furieuse sur la saillie d'un môle :  
Assujettie, elle acceptera ces frontières ;  
Des fleuves dociles parcourront le pays :  
Honneurs dignes des rois, ces travaux impériaux  
Apporteront la paix à Britannia heureuse.

Ronald Johnson

## Très Riches, Très Chatoyantes, Très Étranges

Le Scarabée, d'un bleu & vert cuivré.

Plumes de Paon et de Faisan.

Le vif maquereau éclatant,  
ces couleurs minces, transparentes

sur argent et or. Son dos, bleu  
& autour des ouïes, verts qui prennent  
des teintes bleues. Ventre  
argenté & yeux durs, noir de jais.

Les Effraies (vivant dans la pièce à coquillages  
d'une Folie du Wiltshire)

leurs plumes mouchetées et barrées de  
couleurs paille & brun sombre. Leurs

yeux soyeux clignant dans le demi-  
jour nacré de Conques, Cauris & Corail  
en aigrettes. La Phalène, la Mante,  
Libellule. Chemin d'un Escargot qu'on voit briller

au soleil. La grotte de Pope construite  
à Twickenham, avec son Marbre de couleurs  
diverses, Et entre chaque couche de  
Marbre, beaucoup de Minerais, comme la Pierre

d'Étain, Pierres de Cuivre pourprés & Plomb Natif  
entremêlés de larges masses de  
Diamant Cornouaillais. Riches  
Spaths Blancs entrelacés de Clovisses

& Spaths marqués de prismes de  
divers degrés d'eau. Fossiles  
entremêlés de Grains de Mundic :  
parfois jaunes, parfois pourpres & parfois bleus profonds

tendant vers le noir. Cristal venant  
d'Allemagne, Or du Pérou, Argents  
d'Espagne & du Mexique. Paille d'Or  
de Gloucestershire, Cailloux d'Égypte.

Bois Pétrifié & Mousse. Pierres  
de Sang, groupes d'Améthystes, « Glassons ».  
Pierres étranges de partout & plusieurs  
Oiseaux-mouches, avec nids.

Ces nuages opalescents en forme  
d'écailles de poisson : rayés, ondulants,  
proches d'un cirrus – aux « yeux » spectraux  
d'un lustre brillant, métallique.

Arc-de Brume & Arc-de-Lune. Halos observés  
autour du soleil, des Faux Soleils, les jours  
de lumière laiteuse, singulière. « Rais »  
verts, ou Flammes, qu'on voit

se lancer, haut, par-dessus le soleil couchant.  
Croissants multiples de la lune.  
Mirage & iridescence, taches d'huile et soleils  
« Puisant l'Eau ». Reflets de lune,

Amadou. Cette luminescence,  
phosphorescence, fluorescence, qu'on voit  
dans les plantes, animaux & pierres. Yeux  
des lapins, Flammerole,

la main tremblante plongée dans les eaux  
tièdes. Les arbres anciens  
dont la moindre feuille est une strie de  
pâle flamme, dont les racines luisantes peuvent

se voir sur la terre. La légende  
des grêlons électriques, oiseaux  
« Hercyniens » comme des lampes à plumes  
éclairant les forêts la nuit

& la vigne sauvage où le bétail empêtre  
sabots et cornes dans des réseaux  
de vrilles fougueuses. Toutes choses « très riches,  
très chatoyantes, très étranges ».